

CAHIERS METANOÏA N° 36

36

1983

revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL

APPROCHE DE LA NON-DUALITE

p. 3

COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS
LOGION 47

p. 5

RECHERCHES

*HSIN HSIN MING OU POEME SUR
L'ESPRIT AUTHENTIQUE*

p. 11

A PROPOS DES VISAGES

DE FRANCIS BERTHOUD

p. 22

STEPHEN JOURDAIN

ET L'« UNIQUE EXPERIENCE »

p. 24

DU PHYSIQUE AU METAPHYSIQUE

p. 29

BIBLIOGRAPHIE

SOI ! DE NISARGADATTA

p. 35

LA ROUTE BLEUE DE KENNETH WHITE

p. 41

MARIE D'EGYPTE DE J. LACARRIERE

p. 41

POESIES

p. 43

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Montélimar
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 12.83

Imprimerie du Crestois
26400 Crest

Dépot légal n° 12.83

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975	150,00 F.
— Cahiers 1976	150,00 F.
— Cahiers 1977	150,00 F.
— Cahiers 1978	150,00 F.
— Cahiers 1979	150,00 F.
— Cahiers 1980	150,00 F.
— Cahiers 1981	150,00 F.
— Cahiers 1982	150,00 F.
— Cahiers 1983	150,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, contre 10 F en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie

D'avance merci !

ÉDITORIAL

APPROCHE DE LA NON-DUALITÉ

Le logion 47, qui est l'objet de notre réflexion dans le présent Cahier, nous fait prendre conscience des contradictions, des in-conséquences et des conflits qui sont inhérents à celui qui vit en mode dualiste. Seule une approche de la non-dualité peut nous permettre de surmonter l'angoisse existentielle indissolublement liée à la personne.

Que l'enseignement de Jésus, à l'égal de celui du Védanta, soit non-duel, un certain nombre de logia l'attestent à l'évidence, encore faut-il être déjà engagé dans la voie de la gnose pour en être convaincu. L'observateur extérieur risque, en revanche, de ne voir dans les paroles de Jésus que propos contradictoires. Il ne pourra pas, cependant, ne pas remarquer que l'accent est mis sur le retour à l'Un. Il parlera alors, comme c'est déjà arrivé maintes fois, de monisme tout en voulant exprimer une idée d'appauvrissement et de restriction.

Il est bien évident que le gnostique ne saurait souscrire à ce point de vue « réductionniste ». En effet, Jésus invite ses disciples s'ils sont interrogés sur leur origine, à répondre : « Nous sommes venus de la lumière, là où la lumière est née d'elle-même » (log 50). La lumière, née d'elle-même, est issue de la possibilité infinie, laquelle est, suivant l'expression de Nisargadatta, au delà de l'Être et du non-Être. Jésus dit de lui-même : « Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi, le Tout est parvenu à moi (log. 77). Comment ne pas rapprocher cette parole de cette autre du grand Maître védantin que nous venons de mentionner : « Je suis la lumière où apparaissent et disparaissent tous les rêves ».

Le disciple a la même origine que le Maître ; toutefois il ne le réalise pas encore. Les paroles de Jésus ont justement pour objet de lui faire prendre conscience de son identité véritable. Car le Maître veut faire du disciple, non pas un éternel second, mais son alter ego, à une condition seulement, c'est que celui-ci soit déterminé à s'engager dans l'aventure qu'il propose et à en payer le prix : Celui qui boit à ma bouche sera comme moi ; moi aussi, je sera lui, et ce qui est caché lui sera révélé (log. 108). Dans l'Evangile selon Thomas, Jésus annonce d'entrée de jeu que le disciple règnera sur le Tout (log. 2), et à plusieurs reprises, il déclare que le monde ne sera pas digne de lui. Les cinq premiers logia révèlent, avec une économie de moyens extraordinaires, l'identité réelle du disciple et les moyens de parvenir à la réaliser ; ce qui permet de dire, croyons-nous, qu'aucun autre enseignement ne dévoile en si peu de paroles la Réalité ultime et n'annonce avec la même sobriété l'orientation et l'esprit dont doit faire preuve le chercheur.

Dans la suite des logia, les difficultés à surmonter sont signalées peu à peu, si bien que le disciple apprend à rendre à César (l'hylique) ce qui est à César, à Dieu (le psychique) ce qui est à Dieu et à Jésus (le pneumatique) ce qui lui revient.

Si le disciple accepte l'offre de Jésus, s'il prend à coeur la révélation inouïe contenue dans les logia 2 et 3, s'il y revient sans cesse, alors il rend son dû à l'Esprit, qui est sa Réalité ultime, comme elle est celle de Jésus le pneumatique.

Tant que le disciple n'a pas fait sa métanoïa, tant qu'il n'a pas opéré ce renversement, il vit dans les conflits générateurs de désirs et de peurs et il est la victime de l'erreur et du désordre. Il est tenté d'opérer des choix alors qu'il n'a pas qualité pour le faire ; autrement dit, il n'est pas qualifié pour avoir vis-à-vis de César une attitude juste. Dieu sera encore pour lui l'objet d'investissements anthropomorphiques, tandis qu'il continuera à souffrir à l'égard de Jésus de ce complexe d'infériorité qu'un Occidental a tant de mal à liquider. Bref, il sera victime des inconsciences que signale le logion 47. En revanche, il s'en affranchit à partir du moment où il comprend que le monde est un cadavre (log. 56) indigne de celui qui l'a identifié comme tel.

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 47

JESUS A DIT :
IL N'EST PAS POSSIBLE
QU'UN HOMME MONTE DEUX CHEVAUX,
QU'IL BANDE DEUX ARCS ;
ET IL N'EST PAS POSSIBLE
QU'UN SERVITEUR SERVE DEUX MAITRES,
SINON IL HONORERA L'UN
ET IL OUTRAGERA L'AUTRE.
JAMAIS HOMME NE BOIT DU VIN VIEUX
ET NE DESIRE AUSSITOT BOIRE DU VIN NOUVEAU.
ET L'ON NE VERSE PAS DU VIN NOUVEAU
DANS DE VIEILLES OUTRES,
DE PEUR QU'ELLES N'ECLATENT ;
ET L'ON NE VERSE PAS DU VIN VIEUX
DANS UNE OUTRE NEUVE,
DE PEUR QU'ELLE NE LE GATE.
ON NE COUT PAS UNE VIEILLE PIECE
A UN VETEMENT NEUF,
CAR CELA SE DECHIRERAIT.



Dans ces images simples, à forte saveur de terroir, éclate, une fois encore, l'évidence de l'enjeu : se refuser à l'impossible duel des contraires en « faisant le deux un », ou demeurer l'éternelle dupe d'un monde livré à la ronde absurde de contradictions inépuisables, mais épuisantes pour qui s'y laisse enfermer.

La nécessaire réalisation de l'unité, seule voie libératrice, passe par la prise de conscience d'incompatibilités naturelles ayant force de lois. Jésus nous montre qu'on ne saurait les enfreindre impunément ; et vouloir les ignorer serait adopter le comportement irresponsable de l'apprenti-sorcier : jeu dangereux...

Car la voie est avant tout voie de sagesse et exige science et maîtrise : devenir le maître du jeu à force de vigilante attention, source de savoir, et pouvoir ainsi briser le cercle de notre pernicieux dualisme occidental.

Dans la quête ardue du Royaume, apprenons à utiliser la précieuse clef offerte par l'Orient : la compréhension de la « loi universelle » ou « principe unique » extrême-oriental nous permet de mieux percevoir la vivante actualité d'une philosophie et d'une science vieilles de plus de cinquante siècles.

Originelle vacuité où jouent l'opposition, l'attraction et la collaboration intime et constante des principes contraires : insaisissable par l'analyse, telle que nous la concevons, mais accessible par la méditation qui est réflexion incessante et approfondie.

En saisir la substance à tout moment, au travers même des phénomènes quotidiens, tel est bien, ici encore, le vrai message de Jésus.

Mireille



La séquence qui s'étend du log. 37 au log. 49 traite presque exclusivement de la nocivité du dualisme. Avec pourtant une nuance intéressante dans le 48 qui semble exclure le non-dualisme dogmatique, au cas où nous n'aurions pas compris au fond la portée de l'enseignement de Jésus. La manifestation obéit à des lois qui sont évoquées dans le log. 47 et qui fixent apparemment des inconciliables : pas plus qu'on ne peut aimer l'arbre et détester le fruit, on ne peut monter deux chevaux à la fois. Cependant la radicalisation des valeurs en antagonismes ontologiques qui les excluraient du champ de l'unique - ce que Jésus appelle l'Esprit pur - est la seule caractéristique vraiment pernicieuse du dualisme. Autrement dit, sachons discerner entre dualité, diversité, multiplicité qui sont des expressions de la richesse inépuisable de l'unité et cette phobie mentale qui sectionne le réel en catégories absolument séparées. Le sens tragique de la séparation, il faut le répéter ad nauseam, vient de l'identification du soi au corps-mental, cette identification opposant dans une hostilité irréductible un moi distinct d'un non-moi. Cette menace sourd de la constitution même du moi séparé et le « mal » dans ces conditions est irrémédiable. La libération de l'angoisse existentielle ne peut donc se produire que par la conjuration de l'obsession dualiste, ce qui est somme toute relativement facile à comprendre mais plus difficile à réaliser car les tendances créées par la mémoire et l'habitude ont la vie dure. La non-dualité s'éprouve autant par la connaissance de soi qui est aussi connaissance de l'unique, que par une activité avvertie dans l'ordre des choses, dans la détermination des processus. Mais n'oublions pas que la réalisation est surtout dérèfification : je ne suis pas une chose, et donc pas une personne. Dans l'espace vide et pur de l'Esprit, « mon » mental trace les petits dessins du sujet et des objets mais il n'y a en fait ni sujet ni objets. Grand mystère, en conclusion, comme disait l'autre, « les chiottes au fond du jardin... »

Raymond



Images de la vie concrète, paroles d'une fraîcheur, d'une simplicité, qui suscitent la surprise et le rire joyeux !

Comment ne pas donner son adhésion immédiate à un tel enseignement ? Il faudrait être un insensé.

Et pourtant, monter 2 chevaux à la fois, c'est ce que je tente continuellement de faire, dans le rêve de la vie. Entre rêve et réveil, j'oscille perpétuellement, bizarre et mal à l'aise, n'ayant pas encore trouvé ma vraie patrie.

Jusqu'à ce que, bien secouée, je découvre qu'il n'est pas possible de monter 2 chevaux, car à la vérité, il n'y a qu'un cheval, un arc, un seul maître, l'autre n'ayant pas plus de réalité qu'une ombre.

M.-F. Henry



Mu par la pensée, polarisé par la foi, il voulut devenir quelqu'un, une sorte de grand personnage, grand dans le temps, plus grand encore dans l'éternité.

Dans le temps, c'était facile, dans l'éternité aussi. Avec des rêves plein la tête et un credo impeccable, il pouvait faire le voyage, et quel voyage !

C'était compter sans les incidents de parcours, et Dieu sait s'il y en eut et de bonne heure.

Alors il s'est dit que le temps arrangerait les choses, qu'il atténuerait les passions, que la théologie n'avait peut-être pas dit son dernier mot...

En attendant, il fallait vivre avec ses contradictions.

Le champ de la pensée et de la foi devenait celui des problèmes insolubles et des questions sans réponse.

Croyant naïvement à l'alliance du sabre et du goupillon, il voulait monter en même temps le cheval de César et celui de Yahvé. C'était aussi insensé que de chercher à bander deux arcs en même temps.

Et que dire de cette ivresse qui ne le quittait ni jour ni nuit à tel point qu'il buvait sans discernement le vin vieux et le vin nouveau, mettant confusément celui-ci dans de vieilles outres et celui-là dans des outres neuves !

La même inconséquence le faisait coudre du vieux sur du neuf comme si la pure spontanéité pouvait tolérer la maniaquerie.

Il fallait sortir de l'impasse sans fuir vers le ciel ni être à la solde de César. Comment ? Le désarroi était à son comble.

Cependant, lorsque le chercheur est sérieux, le gourou le trouve. Or le gourou, ce peut être un homme, mais aussi une épreuve, un événement... En l'occurrence ce furent des paroles de feu : « Celui qui est près de moi est près de la flamme, et celui qui est loin de moi est loin du Royaume ».

Etre loin, c'est être dans cet état aliénant générateur de contradictions et de conflits. Mais cet état n'est pas l'état originel : « Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais alors étant deux, que ferez-vous ? »

La voie de l'Unité originelle lui commandait de se désidentifier du grand personnage pour retrouver l'enfant qu'en fait il n'avait jamais quitté.

L'aube annonçait la fin de la longue nuit de la pensée et de la foi. Néanmoins le temps qu'il lui restait pour faire le Un était court, extrêmement court.

Son impatience se traduisait en tension. Cependant un jour il lu : « Supprimez la sensation d'être séparé et il n'y aura plus de conflits ». Ce fut un éclair. Un autre jour, il lut encore : « Qu'est-ce que le non-être qui fait si peur ? Ce n'est que le non-être-moi. Et non-être-moi, c'est être-tout. » Ce fut un autre éclair.

Depuis les éclairs se multiplièrent et c'est ainsi qu'il sortit de la longue nuit de la pensée et de la foi.

Emile Gillibert.





RECHERCHES

HSIN HSIN MING POÈME SUR L'ESPRIT AUTHENTIQUE

DE MAITRE SENG TS'AN (+ 606)

L'ESSENCE DU TCH'AN

La recherche de la non-dualité est celle de la gnose éternelle. Elle nous amène à approfondir des textes, finalement en petit nombre, mais dont on ne saurait écarter le HSIN HSIN MING, car il est au Tch'an ce que le Tao te king est au taoïsme, ce que la Mandukio-upanishad est à l'hindouïsme, ce que l'Evangile selon Thomas est à la gnose méditerranéenne et ce que le Traité de l'Unité (Epître sur l'Unicité absolue) est au soufisme. C'est dire que la gnose présente des constantes universelles où l'on retrouve cette permanence de la « Nature véritable », suivant l'expression de Bodhidharma, puisqu'elle se révèle être la même sous des cieux divers et à des époques différentes, aussi bien en Inde qu'en Chine, sur le Tigre et l'Euphrate que sur le bassin méditerranéen, durant des périodes qui embrassent plusieurs millénaires.

Mais l'histoire est une chose et la gnose en est une autre. Faire revivre le passé serait finalement vain si ce passé ne pouvait aider l'homme à répondre à la question QUI SUIS-JE ?

Le HSIN HSIN MING, sans poser directement la question, nous enseigne comment nous départir des illusions de la dualité afin de trouver notre identité véritable. Il revient sans cesse dans son langage elliptique mais d'une densité prodigieuse sur la nécessité de nous débarrasser des concepts dualistes comme le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le sujet et l'objet, etc... L'éveil est au terme d'un processus au cours duquel nous cessons peu à peu de chérir des opinions : « Considérez ce processus exactement comme un pelletage d'ordures ». nous dit Huang-Po (+ 850), le maître du fameux Lin-tsi (+ 867).

ORIGINE DU HSIN HSIN MING

Le HSIN HSIN MING, est l'un des premiers traités connus du Tch'an (Zen japonais). L'auteur de cet hymne, Seng ts'an (japonais : Sosan) est le troisième patriarche du Tch'an depuis Bodhidharma venu d'Inde en Chine pour faire connaître le Bouddhisme.

Grâce à cet écrit, nous pouvons comprendre dans une certaine mesure l'enseignement donné déjà par les deux prédécesseurs de Seng ts'an, Bodhidharma (?-536) et Hui-K'é (japonais Eka).

Il reste néanmoins impossible de faire la part dans la légende de Bodhidharma de ce qui est proprement hindou de ce qui est chinois. Sans risque d'erreur, on peut cependant affirmer qu'il s'agit d'une fusion des deux, étant admis que si les approches de la Voie sont diverses elles convergent néanmoins vers l'Un sans second : « La nature de Bouddha ne connaît ni Sud ni Nord » (Hui-neng). Le Tch'an est donc le résultat d'un alliage entre le bouddhisme et l'hindouisme assimilés par la mentalité chinoise toute empreinte de taoïsme. Cette imprégnation est sensible dès la première ligne du HSIN HSIN MING, bien que la portée de celui-ci soit universelle. Cette universalité éclate lorsqu'on confronte ce texte, comme nous l'avons fait, avec d'autres textes non-dualistes d'époques et de pays différents.

Le HSIN HSIN MING, unique écrit du troisième patriarche, est dans l'ordre chronologique, le premier texte sur l'essence du Tch'an. Il n'empêche qu'il résume en quelque sorte l'enseignement des grands Patriarches à venir dont le plus éminent sera Hui-neng.

TRADUCTION

Le texte français du HSIN HSIN MING qui suit est en réalité une version élaborée à partir de quatre traductions différentes ; celle de L. Wang et J.M. revue par P. Demiéville, celle de Susuki traduite de l'anglais par Pierre Dupin, celle de Taisen Deshimaru et celle de Robert Filliou. C'est à cette dernière que nous sommes le plus redevable tant elle est remarquable par sa concision, sa précision et par le sens métaphysique qu'elle révèle.

Le HSIN HSIN MING contient 146 versets que les traducteurs distribuent soit par groupe de deux versets ce qui fait alors un

total de 73 versets, soit par strophe de quatre versets, ce qui donne dans ce cas 36 strophes. Nous avons pris ce dernier parti, la strophe offrant le plus souvent une unité interne.

Les sinologues font tous ressortir la difficulté de rendre certains mots chinois en français, un même mot pouvant avoir des sens très divers. Ainsi le terme *hsin* peut signifier *mental*, *foi*, *coeur*, *âme*, *esprit*. C'est donc le contexte qui doit guider le traducteur dans le choix du mot approprié. Ainsi *mental* qui ne désigne pas dans le texte le *mental psychique*, ou *psyché* (âme) sera écrit *Mental* (avec majuscule) pour désigner le Mental cosmique ou l'Esprit.

Le titre même HSIN HSIN MING a été traduit très diversement :

Stances sur la Foi
Poème sur la Foi en l'esprit
Inscription sur l'Esprit authentique
Inscription sur l'Esprit de Foi

Celui que nous avons retenu, POEME SUR L'ESPRIT AUTHENTIQUE, résulte d'un choix qui tient compte de notre souci de privilégier certains termes qui facilitent l'approche de la gnose.

僧璨
信心銘

POÈME SUR L'ESPRIT AUTHENTIQUE

1. La Voie Parfaite n'est pas difficile,
il suffit de rejeter tout choix.
Libéré de la haine et de l'amour
on la voit en toute clarté.
2. S'en éloigne-t-on de l'épaisseur d'un cheveu
ciel et terre sont séparés.
Afin de la voir en face,
on dépassera les contraires.
3. Le conflit entre le pour et le contre,
voilà la maladie de l'âme !
Si cela échappe
on s'évertue en vain à pacifier le mental.
4. La Voie est parfaite comme le grand Vide,
sans manque, sans excès.
Accepter ou rejeter
vont à l'encontre de la perfection.

PARALLÈLES

*Mes paroles sont très faciles à comprendre, très faciles à suivre,
mais le monde ne peut les comprendre ni les suivre.
Je suis bon avec qui est bon et je suis bon avec qui ne l'est pas.*

Lao-tseu.

*Venez à moi parce que mon joug est bon et douce mon autorité, et
vous trouverez le repos.*

Evangile selon Thomas.

★

Autre que Lui n'est pas.

Balyani.

Tout ce qui est créé est néant.

Maître Eckhart.

Suis-je un partageur ?

Evangile selon Thomas.

★

*Toutes les divisions sont dans le mental, il n'y en a pas dans la
réalité.*

*La personne n'est qu'une coquille qui vous emprisonne. Brisez la
coquille.*

Penser que vous êtes une personne, c'est la mort ou l'enfer.

Nisagardatta.

★

*Quand l'époux sort de la chambre nuptiale, alors qu'on jeûne et
qu'on prie.*

*Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière, quand il
est partagé, il sera rempli de ténèbres.*

Evangile selon Thomas.

*Supprimez la sensation d'être séparé et il n'y aura plus de
conflit.*

Nisagardatta.

5. Ne pas courir après les phénomènes,
ne pas se résigner au Vide.
Au sein paisible de l'Un,
la dualité disparaît d'elle-même.

6. Renoncer à l'activité pour la passivité,
c'est être toujours en activité.
La dualité seule obstrue,
mieux vaut connaître l'Un.

7. Quand l'Un est obstrué
Il s'en suit une double perte :
nier les phénomènes, c'est en être esclave,
s'en tenir au Vide, c'est lui tourner le dos.

8. Parler beaucoup, beaucoup spéculer,
détournent de la vérité.
Le discours rompu, la pensée stoppée,
il n'est aucun lieu qu'on ne pénètre.

*L'insensé fuit les objets des sens mais ne fuit pas l'imagination,
tandis que le sage fuit l'imagination mais ne fuit pas les objets
des sens.*

Huang Po.

*Quand vous ferez le deux Un,... si vous dites : montagne, éloigne-
toi, elle s'éloignera.*

Evangile selon Thomas.

★

*Le mental est un tricheur ; plus il semble pieux, pire est la
trahison.
Tout ce que vous avez à comprendre, c'est que vous êtes la source
de la réalité.*

Nisargadatta.

★

Qui veut faire l'ange, fait la bête.

Pascal.

*Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé
du Tout.
S'il vous arrive de ne pas vous connaître alors vous êtes dans la
pauvreté, et c'est vous la pauvreté.*

Evangile selon Thomas.

★

Celui qui parle ne sait pas et celui qui sait ne parle pas.

Loa-tseu.

*L'homme vieux dans ses jours n'hésitera pas à interroger un tout
petit enfant de sept jours au sujet du lieu de la Vie et il vivra.*

Evangile selon Thomas.

*Cessez de faire un mauvais usage de votre mental, et tout ira
bien pour vous. Vous n'avez pas besoin de le remettre d'aplomb,
il se rétablira de lui-même quand vous aurez rejeté toute inquié-
tude du passé et du futur, et que vous vivrez entièrement dans
le maintenant.*

Nisargadatta.

9. Retourner à la racine, c'est atteindre l'essence,
suivre les apparences, c'est s'éloigner de l'origine.
A l'instant de l'Eveil,
on transcende le néant de ce monde.

10. Voit-on des transformations ?
c'est en raison de l'ignorance.
Pas besoin de chercher la vérité :
abandonner toute opinion suffit.

11. On ne s'attardera pas dans le dualisme,
on évitera soigneusement de le poursuivre.
Dès qu'il y a le juste et le faux,
la confusion s'en suit et l'Un est perdu.

*Il y a un centre qui communique la réalité à tout ce qu'il perçoit...
Vous êtes la source de la réalité et vous donnez la réalité au lieu
de la recevoir.*

Nisargadatta.

*Il y a de la lumière au dedans d'un être lumineux et il illumine
le monde entier. S'il n'illumine pas, il est ténèbre.*

Evangile selon Thomas.

Etre à soi sa propre lumière est lumière pour tous les autres.

Krishnamurti.

★

*Si tu dis par ignorance que tu es autre que Lui, alors tu es d'un
esprit grossier.*

Balnyani.

*Toutes les créatures sont un pur néant ; je ne dis pas qu'elles
sont peu de chose, c'est-à-dire quelque chose, mais qu'elles sont
un pur néant.*

Maître Eckhart.

*Dans la nature, il n'y a pas place pour le chaos, il n'est que dans
le mental de l'homme.*

Nisargadatta.

★

*Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais alors,
étant deux, que ferez-vous ?*

*Quand vous ferez le deux Un, et le dedans comme le dehors, et
le dehors comme le dedans, et le haut comme le bas... alors vous
irez dans le Royaume.*

*Les disciples : Viens, prions et jeûnons ; Jésus : Quelle faute
ai-je donc commise ?*

Evangile selon Thomas.

Notre nature est en soi intrinsèquement pure

Hui-neng.

*Quand j'ai faim, je mange ; quand j'ai froid, je mets davantage
de vêtements.*

Hui-chung.

12. Deux prend sa source dans l'Un,
mais on ne s'agrippera pas à l'Un.
Quand l'esprit s'unifie,
la multiplicité est sans conflit.
13. Sans conflit elle est comme inexistante,
sans existence, pas de mental.
Le sujet disparaît à la suite de l'objet ;
l'objet s'évanouit avec le sujet.
14. L'objet, c'est par le sujet qu'il est objet ;
le sujet, c'est par l'objet qu'il est sujet.
Sache que le deux apparent
n'est que le Vide unique.
15. Dans ce Vide unique, le deux n'est pas distinct
et chacun contient la multiplicité.
Ne pas faire de distinction entre le subtil et le grossier
vaut mieux qu'être enclin à la partialité.
16. La Grande Voie est essentiellement libérale,
ni facile ni difficile.
Les vues mesquines renâclent.
Elles piétinent dans la hâte comme dans la lenteur.

Le Tao a produit un, un a produit deux, deux a produit trois, trois a produit les dix mille êtres.

Lao-tseu.

Je suis la lumière qui est sur eux tous, je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi.

Evangile selon Thomas.

Je suis la lumière d'où apparaissent et disparaissent tous les rêves.

Nisargadatta.

★

La multiplicité et la diversité sans conflit, c'est la béatitude.

Nisargadatta.

Dès le commencement aucune chose n'est.

Hui-neng.

Cela n'est jamais né, bien que cela paraisse manifeste de toute part.

Mandukio-upanishad.

★

C'est en vertu d'une discrimination erronée qu'on a le concept d'un être et par conséquent d'une séparation entre sujet et objet. Cela entraîne toutes sortes de complexités et notre chute dans le cycle de la naissance et de la mort. Ceux qui ont une compréhension claire ne sont pas ainsi. Ils peuvent voir continuellement sans qu'il y ait pourtant rien qui soit vu par eux... Le dualisme sujet-objet a disparu - et c'est là ce qu'on appelle voir en sa propre nature.

Schih-tou (ou Shitou).

La vision en sa propre nature est vision dans le Vide.

Hui-neng.

★

L'homme doit être si pauvre qu'il ne soit ni n'ait en lui aucun lieu où Dieu puisse opérer. Tant qu'il réserve un lieu, il garde une distinction... C'est pourquoi, je suis cause de moi-même... je suis non-né... et je ne puis mourir.

Maître Eckhart.

★

Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte et prendrez vos vêtements, les déposerez à vos pieds comme les petits enfants, les piétinerez, alors vous verrez le Fils de Celui qui est vivant et vous n'aurez plus peur.

Vous êtes comme les Juifs : ils aiment l'arbre, ils détestent son fruit ; ils aiment le fruit, ils détestent l'arbre.

Evangile selon Thomas.

Sauf la peur, rien ne vous empêche ici et maintenant d'être un gnani.

Nisargadatta.

(Strophes 17 à 32 et parallèles dans le prochain Cahier).

L'ineffable ne s'écrit pas
le dessin en donne une approche
plus immédiate...

CAHIER N° 33

A PROPOS DES VISAGES DE FRANCIS BERTHOUD

face-à-face de face (trois visages en un)

FACE A FACE

Je regarde la figure dans le miroir. Le reflet, déjà vu tant de fois, ne peut être que moi. Mais il est fugace alors que je demeure.

Je ne peux donc m'identifier à un instant trompe-l'oeil. Ainsi l'image me reflète, mais je ne suis pas l'image. Ce qui est vu n'est pas est vu par l'oeil. Ce qui voit la vision s'est dissimulé avec l'image du miroir. Reste la vision sans objet, soit pas accès. La Kena « ce qu'on ne voit pas l'on voit les yeux, che-le bien ».



identifier à un incon- Ainsi l'image me suis pas l'image. Ce ce qui voit. Ce qui disparaît. Ce qui voit la vision s'est dissimulé. Reste la vision à quoi l'oeil n'a upanishad précise : par l'oeil, ce par quoi c'est Brahmane, sa-

DE FACE

J'inverse la direction du regard pour voir ce par quoi l'on voit, pour connaître ce par quoi l'on connaît : « Quand vous vous serez connus alors vous serez connu » (log. 3), pour dévoiler la Lumière : « et son image sera cachée par sa Lumière » (log. 83).

Si l'esprit est à cause du corps,
c'est la merveille des merveilles.

IMAGE mon beau souci
mon visage à l'envers
ma nostalgie de l'endroit
occasion de ma prostitution
tu l'es aussi de ma libération
sens dévoyé du bon sens
tu montres par défaut
l'Autre sans défaut
tu suggères en passant
tu proposes sans disposer
tu dissous les mots
tu fonds les objets
tu brûles les scories
Tu es le passeur vers l'Autre
l'occasion de la Vision
le support de la Lumière
la chance de l'Eveil
le rappel du Visage originel
l'invitation au Retournement
le moyen de la Reconnaissance
le lieu de la Théophanie
la raison de l'Être
la chance de la Découverte
le révélateur de la Réalité
l'aveu de l'Ineffable
la confiance du Silence
le dessillement du Regard
l'annonce de l'Aube
le signe du Père
le reflet du Suprême
le regard du Regard
le deux de l'Un.



STEPHEN JOURDAIN ET L' « UNIQUE EXPÉRIENCE »

Entre 1963 et 1965, plusieurs entretiens passionnèrent les auditeurs de « l'Homme et la Connaissance » curieux de rencontrer, en la personne d'un jeune écrivain, un authentique « éveillé ».

Une interview, publiée en juin 1965 dans la revue TEL QUEL, enregistrée puis « transcrite et corrigée en vue d'une lisibilité plus grande » tentait d'apporter sur le plan philosophique un éclairage intéressant (1).

Dans le bref exposé qui suit, nous avons toutefois préféré le recours prioritaire à la source : le petit ouvrage de Stephen Jourdain : CETTE VIE M'AIME (2) dont les raccourcis fulgurants traduisent la vision d'un enfant ébloui par un éveil en apparence prématuré.

Puisqu'il s'agit d'intemporel, saisissons le fil d'or d'un illusoire voyage point de départ et d'arrivée, qui est tout simplement l'amour - l'amour cosmique, autocréatif, le miracle d'une connaissance vécue, étrangère à tout contexte historique, idéologique ou religieux, tel qu'il apparaît par exemple dans la contemplation d'un nuage :

« ...Soudain, la substance du nuage change, il se transmue en un pan d'une matière inconnue, angélique - barbe à papa spirituelle, intériorité faite de talc... en même temps l'intervalle entre lui et moi meurt - le nuage devient vivant, s'anime d'une vie intense. Cette vie m'aime ; cette vie avec laquelle mon esprit (où JE est étrangement vivant) communique directement, m'aime d'un amour infini et me le dit. Et dans cette voix, ô fabuleux bonheur ! Je reconnais la mienne. *Je suis le nuage* ». (2)

Des entretiens qui ont suivi, nous avons conservé quelques notes où nous retrouvons à la fois l'assurance étrangère aux données mentales et l'impossibilité manifeste d'en révéler le mystère sinon par de pauvres équivalents.

Notre première rencontre avec Stephen Jourdain date de Juin 1963. Nous l'avons identifié dans le WHO'SWHO français : c'est le petit fils de Francis Jourdain, « une famille qui a couvé un drôle de canard » comme il le dit lui-même.

Il est jeune et beau. Il lit mal son texte, d'une voix terne. Nos voisins en sont visiblement agacés. Comme s'il le sentait, il s'arrête bientôt pour s'exposer au questionnaire et répond posément, avec pertinence, dans un style simple, familier... Il n'a pas lu les « sages ». Il n'appartient à aucune religion... « Cela lui est

tombé dessus » alors qu'à seize ans, en classe en première, il réfléchissait trop intensément au *cogito* cartésien (libre à nous d'assimiler cette expérience à celle du moine Zen se cassant les dents sur un koan coriace...) Bien sûr dès l'âge de quatre ans ce drôle de caneton avait eu la prescience de ce coup de foudre...

S'il y comprend quelque chose ? A vrai dire, non... Il éprouve un grand étonnement à constater que cette « perception transformée » est exceptionnelle. Selon lui, elle est naturelle. Il se trouve cependant que, normalement, on dort. Pourquoi ? Il n'en sait rien...

Sans doute, demande-t-on, veut-il aider les autres ? Cela non plus, il n'en sait rien... il a besoin de parler de son expérience mais « ce n'est certainement pas par bonté ».

De cette perception nouvelle, certaines oeuvres d'art peuvent-elles nous donner quelque idée, en nous offrant un monde transfiguré ? *Rien*, répond avec assurance ce descendant d'une lignée d'artistes. *Rien* ne peut donner quelque idée. D'ailleurs, le monde n'est pas plus beau qu'avant, au contraire. Il lui semble que cette vision est à la portée de tous, qu'il n'y avait en lui rien d'autre qu'un « intense désir de mordre sur la réalité. Alors *cela* lui est tombé dessus... »

Après il y eut des périodes terribles où il se sentait rejeté, incapable de retrouver cette « valeur suprême ». Parfois aussi, sur le point d'y parvenir, il y avait des ratés qu'il ne s'expliquait pas... Il versait alors dans l'Enfer... (Libre à nous de rapprocher ces éclipses des rechutes que connurent des « drogués » lucides comme Huxley ou Henry Michaux...)

Langage d'une simplicité totale. Sens de l'humour très attachant... L'humour selon lui est indispensable ; et celui qui, prétendant être un éveillé, continuerait de se prendre au sérieux, ne serait guère digne de foi.

L'expérience elle-même ? Elle ne peut s'exprimer en mots... Un monde dynamique et fluctuant... l'éternité dans l'instant... un renversement total des valeurs... (Libre à nous de voir là une exacte correspondance avec les traditions authentiques... Lui ne les connaît... pas).

Les assistants effarés devant ce garçon qui fume à la chaîne, l'écoutent vanter dans son langage de potache les bienfaits *physiques* de l'éveil : « Ça vous donne faim... Ça vous requinque un bonhomme en moins de deux... »

Notre impression d'alors. Bien évidemment celle d'une expérience *crue*, dépourvue de la moindre sauce idéologique ou

religieuse. Nous avons noté ce jour-là : « Rien ne peut témoigner plus magnifiquement de l'insolence souveraine de la Grâce... » Décidément l'Esprit souffle où il veut !

Au cours de deux nouvelles rencontres, nous avons retrouvé un Stephen mûri, moins enclin aux hardiesses verbales. La seconde, particulièrement importante, répondait à un souci visible d'exprimer le mieux possible la nature de l'« unique expérience » au moins sur le plan de la pensée, d'éveiller si possible chez l'auditeur un pressentiment intuitif mais inexorablement *frustré* de cette aventure particulière de l'esprit :

« Cette « chose » est la *première personne*... Elle est quelque chose que j'engendre, une flamme que je fais brûler que *je sais faire brûler*. Dès que cette conscience, il y a seize années, a jailli en moi, je me suis trouvé sachant quel acte je devais accomplir pour qu'elle soit encore en moi et accomplissant cet acte librement. Cette conscience est ma perpétuelle création, elle est la perpétuelle créatrice d'elle-même ».

Que devient un éveillé engagé corps et biens dans le temporel de l'existence ? Dix-huit ans plus tard, retrouvant la piste de Stephen Jourdain, nous avons eu la curiosité de nous en informer.

Qui allions-nous rencontrer ? Celui qui avait reçu le « coup de matraque » de l'éveil après une épuisante méditation sur le Cogito ? Ou bien un homme d'affaires avisé à la tête - mais oui ! - d'une agence immobilière ? La vie a de ces surprises...

Stephen n'a changé en rien. Nous nous trouvons devant un homme encore très jeune, mince, actif, regard vif, réactions promptes. Nous avons d'avance pressenti qu'il n'aurait pas envie de parler... de l'essentiel... C'est très simple. Il ne croit pas aux religions. Prêtres et gourous ne parviennent pas à transmettre l'éveil qui, pour lui, ne comporte aucune distinction entre la vie ordinaire et la transcendance. (3) Il a certes du goût pour l'écriture mais il lui plaît de s'exprimer dans des revues littéraires et atteindre ainsi un auditoire élargi.

Puisqu'il préfère également les entretiens privés aux discussions collectives, nous profitons de cette occasion précieuse pour tenter d'en savoir plus long par exemple sur ses « éclipses ». N'a-t-il pas dit autrefois qu'il avait commis des erreurs, celle notamment d'avoir mis l'éveil sur un piédestal alors que « cracher sur l'éveil » eût pu le sauver ? Certes, puisqu'il ne s'agit ni d'un *état* ni d'un *objet*. L'éveil, c'est tout simplement la *première personne*, le *sujet*, lui-même. Il insiste d'autre part

sur la nécessité d'assumer pleinement sa solitude. Nous devons saisir profondément que nous ne sommes jamais seuls. Nous sommes habités par l'idée que nous sommes *vus* de l'extérieur. Encore une erreur contre laquelle il faut lutter... Nous introduisons le mot vigilance qu'il reprend volontiers : n'est-ce pas la base de toute connaissance authentique, la flamme qu'il faut préserver, qu'il sait, lui, faire brûler ?

Une *unique* expérience. On n'en saurait douter, tout en donnant à ce diamant toutes les facettes possibles. Expérience de la totalité accessible - il en est un vivant témoignage - à l'athée comme au croyant, à l'homme d'action comme au méditant. Expérience pure de tout conditionnement, sans clivage entre la vie quotidienne et la vie de l'esprit. Stephen s'en explique clairement dans son interview de TEL QUEL :

« Pour beaucoup de personnes s'intéressant à ce genre d'expérience il semble qu'il existe, qu'il doive nécessairement exister une contradiction entre ce qu'ils nomment l'expérience ultime et la vie quotidienne. Moi, je n'ai jamais entrevu... Cette contradiction. Je n'ai jamais senti la moindre brouille entre le fait de jouer au billard par exemple ou d'avoir une activité sexuelle quelconque et la nécessité de vivre cette « chose ». La nature de cette « chose » exclut une telle contradiction de la même façon qu'elle n'exige pour briller aucune sorte de sacrifice... » (1)

Quoiqu'on tente de lui faire dire, et Dieu sait qu'au cours des entretiens certains s'y emploient, on ne saurait apercevoir dans la foulée le moindre « problème » métaphysique. D'où ce dialogue shakespearien où le jeune éveillé traite avec une espièglerie irrévérencieuse les doutes philosophiques de l'Ancien :

— Je n'ai pas un grand goût pour Dieu mais il est hors de doute que quelqu'un me veille et forge dans ma configuration intérieure présente jusqu'en le plus humble de mes traits et veille ma veille comme mon sommeil... »

— T'en fais pas Bill. C'est pas *lui*. C'est *ie* ! » (2)

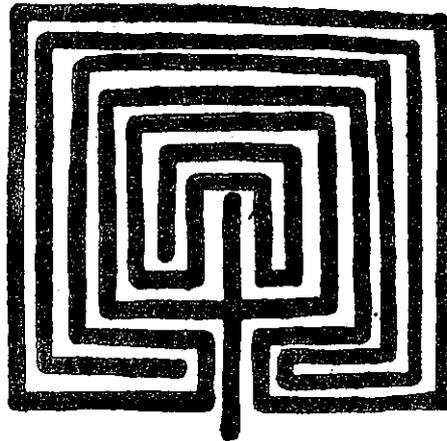
La Première personne, le *Je* solitaire et autocréateur, tel est le mystère intemporel que l'éveil découvre au regard de l'enfant comblé :

« Et cette solitude sera pour vous une plénitude comme l'on n'en peut concevoir. Et l'océan sera cet or d'entre tous les ors :

votre esprit se percevant, se connaissant, se sachant sans fin,
se faisant naître avant tout commencement de lui-même, toute
identité donnée ». (2)

Paule Salvan

- (1) Une unique expérience (In TEL QUEL. Printemps 1965 n° 21).
- (2) JOURDAIN (Stephen). — Cette vie m'aime. Postface de Jean Paulhan ; Paris, Gallimard, 1962.
- (3) Figurent en bonne place dans l'excellent recueil publié par « l'Homme et la Connaissance », plusieurs textes et réponses de Stephen Jourdain intéressant notamment la nature de l'éveil, la vigilance et la solitude (La Vie à l'endroit. — In : « L'homme et la Connaissance »... Paris, Courrier du Livre, 1965).



DU PHYSIQUE AU MÉTAPHYSIQUE

« Autre que lui n'est pas », nous enseigne le soufisme, rejoignant ainsi la doctrine de la non-dualité de l'hindouïsme contenue en particulier dans la Mandukio-Upanishad, doctrine qui s'exprime en formules lapidaires comme « rien n'est jamais né », « c'est le non-né qui connaît le non-né », « tout est Brahman ».

Tout ce qui paraît distinct de l'Un est donc sans réalité, comme nous l'apprend aussi le grand Patriarche Tch'an, Hui-neng : « Dès le commencement, aucune chose n'est ».

« C'est par la vertu de l'illusion - et non du point de vue de la Réalité - que ce qui est de toute éternité paraît prendre naissance », dit encore la Mandukio-upanishad, laquelle précise : « Ce n'est que par la vertu de l'illusion - à l'exclusion de toute autre raison - que ce non-né paraît subir des modifications, car si ces modifications étaient réelles, l'immortel deviendrait mortel ».

Ainsi tous les objets sont irréels, qu'ils soient perçus dans l'état de rêve ou dans l'état de veille. La science, aujourd'hui, en déclarant que les objets ne sont en définitive que de l'énergie en mouvement, facilite notre remise en question du monde des apparences.

Cependant, même si je reconnais l'illusion de ce que je perçois, - « Rien de perceptible n'est réel », nous dit Nisargadatta - suis-je pour autant disposé à reconnaître mon néant en tant qu'entité séparée ? Par peur de ce néant, j'affirme cette séparation alors que la cause de ma souffrance c'est justement de me croire séparé. Maître Eckhart est formel : « Toutes les créatures sont un pur néant ; je ne dis pas qu'elles sont peu de chose c'est-à-dire quelque chose, mais qu'elles sont un pur néant. » Le Traité de l'Unité (appelé aussi Epître sur l'Unité absolue) est non moins catégorique :

Tu pensais que tu étais toi

Or tu n'es pas et tu n'as jamais existé.

Si tu étais toi, tu serais le Seigneur,

le second de deux !

Abandonne cette idée,

Car il n'y a aucune différence entre vous deux

par rapport à l'Existence.

Il ne diffère pas de toi

et tu ne diffères pas de Lui.

Si tu dis par ignorance que tu es autre que Lui,

alors tu es d'un esprit grossier...

*Garde-toi bien de donner un partenaire quelconque à Allâh,
afin de n'être pas avili, car l'idolâtrie avilit.*

Sur ce point capital de l'irréalité de la personne, comment ne pas faire mention de l'enseignement de Nisargadatta ? « Je suis une personne dans le temps et dans l'espace, est le poison » (Je Suis, p. 869). « La personne n'est que le résultat d'un malentendu » (idem p. 361). « Ce n'est jamais la personne qui est libérée, on est libéré de la personne » (idem p. 362).

Il serait facile de passer en revue d'autres enseignements non-dualistes pour montrer leur cohérence, mais faire étalage d'érudition, serait justement affermir cette pseudo-entité séparée.

Notre objectif est simplement de montrer la similitude, quels que soient le temps et l'espace, de ce qui provient de la source même de la Réalité. En nous rendant les clefs de la gnose, Jésus témoigne, comme d'autres grands libérés vivants, qu'il est le dispensateur de la Réalité :

Je suis la lumière qui est sur eux tous.

Je suis le Tout.

Le tout est sorti de moi,

et le Tout est parvenu à moi.

(log. 77)

Or, comment Jésus, lumière du monde, caractérise-t-il la personne et ses diverses fabrications ? Dans les logia, un terme sert à les désigner : le *monde*. Et le monde est qualifié sans réserve de *cadavre*. Jésus dit : « Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre ; et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui (log. 56). Il rappelle dans un autre logion (111) : « Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui ».

Cependant, si l'entité psycho-somatique et ses productions paraissent bien caractérisées dans l'enseignement de Jésus, il demeure que le corps, ou la chair, n'est pas englobé dans ce réquisitoire. Au contraire, il est même magnifié dans deux logia, ce qui constitue un fait sans précédent, du moins dans notre Occident judéo-chrétien et gréco-romain.

L'un de ces deux logia, le 80, est le pendant du logion 56 cité plus haut : « Celui qui a connu le monde a trouvé le corps, mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui ». L'autre logion, le 29, éclaire et corrobore celui-ci :

Si la chair a été cause de l'esprit,

c'est une merveille ;

mais si l'esprit a été à cause du corps,

c'est une merveille de merveilles.

Mais moi, je m'émerveille de ceci :

*comment cette grande richesse
a habité cette pauvreté.*

Que la chair émane de l'Esprit, c'est en somme un processus qui s'inscrit dans l'ordre des choses car il est naturel à l'Esprit de se révéler à lui-même dans et par la manifestation : c'est tout simplement une merveille. Mais que le «phénomène» inverse ait lieu, que le corps devienne un reflet si fidèle de la Réalité que celle-ci se voie elle-même, se reconnaisse elle-même, se révèle à elle-même, se donne à elle-même, alors c'est vraiment la merveille des merveilles ; car, sans qu'il y ait scission ni différenciation, il y a comme une translation de la Réalité à quelque chose qui n'est différent d'elle qu'en apparence puisqu'il y a le mouvement de retour où la Réalité comme dans un élan de reconnaissance.

Ainsi, tandis que l'entité psycho-somatique - y compris son monde de perception - est qualifiée de cadavre, le soma, ou corps, est dissocié de la psyché pour réaliser une fonction tout autre en rapport direct avec l'Esprit. Autrement dit, le corps est délivré de l'emprise de la psyché qui s'en servait pour se répandre dans le multiple ; il n'est plus un instrument au service du mental lequel crée le monde, grâce à la mémoire et à l'imagination, mais il est directement en prise avec l'Esprit. Et Jésus s'émerveille de constater que cette grande richesse qu'est l'Esprit s'est servie du corps, cette pauvreté, pour se reconnaître se révéler, et se retrouver ; en d'autres termes, le regard, après s'être tourné vers l'extérieur pour se contempler, se retourne vers l'intérieur, effaçant le reflet de la vision. Bien entendu, tout est simplicité sur le plan de l'Absolu, alors que le mental voit les choses successivement ; et le corps, qui n'a pas d'existence par lui-même, une fois sa fonction accomplie d'envoyé de l'Esprit pour en être le réceptacle, retourne aussitôt à son origine. Cependant, il importe de préciser que c'est seulement chez des êtres rarissimes que le mental a complètement et définitivement lâché sa proie et que le corps peut donc révéler l'Esprit dans une épiphanie totale. On peut dire alors que le corps est mort au mental. C'est du reste en ce sens qu'il faut comprendre la parole gnostique reprise par certains soufis : « Mourez avant de mourir ». C'est ainsi également que s'exprimait Nisargadatta : « Je suis déjà mort, doublement mort. Je suis non seulement mort à mon corps, je suis également mort à mon mental » (Je Suis, p. 46). Le mental croit voir encore ce corps, comme nous voyons au ciel une étoile qui scintille alors qu'elle est éteinte.

te depuis des millions d'années. C'est dire donc que, ce que nous continuons d'appeler le corps, n'a rien de commun, lorsqu'il est délié du mental, avec ce que la personne imagine habituellement, si bien que le gnani qui dit : « Je ne suis pas ce corps » exprime une vue juste parce qu'il ne confond pas le corps de la personne avec le corps voué à l'Esprit.

Cette distinction est implicite dans l'Évangile selon Thomas. Faute de la reconnaître, certains logia comme le 29, le 56, le 57, le 104, pourraient paraître déroutants, voire parfois contradictoires. La compréhension des rôles respectifs du corps et de la psyché est capitale. Les difficultés qu'elle soulève ne doivent pas nous rebuter même si nous avons contre nous un très lourd héritage.

En effet la doctrine chrétienne a valorisé la psyché (âme), au détriment du corps et de ses pulsions, en lui conférant un destin privilégié et en l'assurant de l'immortalité. La sexualité a été suspectée et n'a été tolérée que dans l'optique de la procréation. La résurrection des corps au jugement dernier parut atténuer l'antinomie corps-âme. N'oublions pas cependant qu'elle faisait déjà sourire les Grecs au temps de St-Paul. Mais ceux-ci avaient-ils une vision plus juste des rapports de la psyché et du corps ? Trop subtils pour admettre la résurrection des corps, ils sont cependant restés sous l'emprise d'un dualisme tranché. Déjà Platon voyait un conflit entre les mouvements ordonnés de l'âme et les mouvements désordonnés du corps. Remarquons que le désordre n'apparaît pas chez le philosophe dans sa cosmogonie ; il apparaît à l'arrivée de l'homme et il est le fait du corps. Ce n'est que lorsque l'âme est enchaînée à un corps mortel que se produit un état de déraison (Timée, 4 4a 8-b2). Mais ce désordre consécutif à l'union de l'âme (immortelle) et du corps, particulièrement sensible chez l'enfant, se corrige par l'effet de l'âge. C'est là une conception qui est diamétralement opposée à celle de Jésus. Alors que le Maître nous incite à interroger le tout petit enfant de sept jours, l'enfant qui n'a pas encore de mental, pour nous amener à reconnaître notre identité d'avant la dualité, Platon voit dans ce petit corps désarmé et vulnérable la caractéristique du désordre. Le philosophe, qui est aux antipodes de Jésus, l'est aussi de l'auteur du Tao, lequel chante également la vertu de l'enfance et tient pour « précieux de téter sa Mère ».

A l'encontre de Jésus, Platon considère le corps comme étant la cause des troubles dont l'âme est victime. Quelle est dès lors

la ressource de celle-ci ? La réponse nous est donnée dans le Théétète (176a 4-b1) : « D'ici-bas là-haut s'évader au plus vite ». Ici encore l'opposition avec l'enseignement de Jésus est flagrante. Celui qui vient nous rendre les clefs de la gnose coupe court à toute tentation de fuite vers un ailleurs et un futur : « Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas » (log. 51), dit-il à ses disciples obnubilés par une apocalypse qu'ils se refusent de voir en eux-mêmes ; pourtant rien ne peut se faire en dehors du présent qui seul est libérateur, aussi le Maître est-il contraint de réitérer ses propos : « Le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas » (log. 113).

D'un bout à l'autre de son oeuvre, Platon demeure conséquent avec lui-même : il y a un désordre inhérent à la matière, donc un dualisme où le mal s'oppose au bien. Plotin, comme Platon, ressent comme un mal la présence de l'âme dans le corps et aspire à sa délivrance ; comme lui également, Plotin veut que le ciel et les astres, étant mus éternellement et par des mouvements réguliers, soient pourvus d'âmes éternelles et divines ce qui paraît une aberration pour le gnostique car s'il est au monde sans être du monde, c'est bien parce que le monde de la manifestation est illusoire y compris celui de la cosmologie grecque. On comprend dès lors que Plotin ait écrit un traité contre les gnostiques.

Si nous nous attardons à la conception grecque de l'âme et du corps, c'est pour montrer à quel point elle est antinomique avec celle des gnostiques.

René Guénon, parlant de la « myopie des Grecs » pour ce qui a trait à la métaphysique (1), explique leur impuissance à transcender le dualisme par leur constitution mentale. Pourtant il s'est trouvé un professeur de philosophie, Georges Vallin, auteur de plusieurs ouvrages de métaphysique, pour attribuer à Platon l'origine de la gnose occidentale et voir dans l'idée de bien le Brahman non-dualiste du Védanta (2).

La conception platonicienne et plotinienne des relations âme - corps est trop différente, voire aux antipodes, de celle de Jésus pour que nous nous abstenions de relever des rapprochements aussi malheureux.

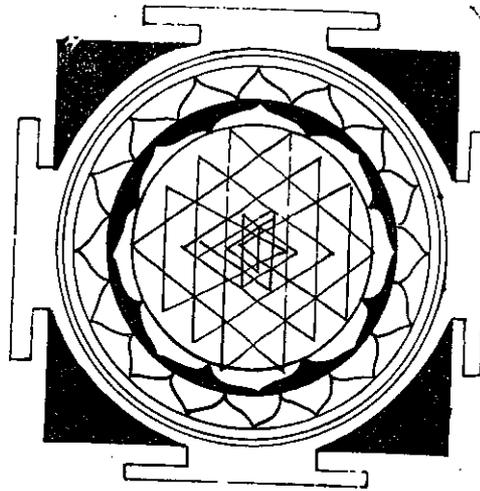
Jésus nous apporte les clefs de la gnose éternelle occultées par les Juifs et par les Grecs. Nous avons relevé et souligné plus d'une fois les constantes universelles qui se retrouvent dans les grandes traditions non-dualistes (bouddhisme, védanta, taoïsme, tch'an, soufisme, paroles de Jésus, etc...), en même temps que

nous avons fait ressortir le caractère dualiste de la philosophie grecque. Les propos de Georges Vallin nous obligent de remettre le métier sur l'ouvrage non par goût de la polémique mais afin de rendre à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu, et à Jésus ce qui lui revient.

Emile Gillabert.

(à suivre dans le prochain Cahier)

- (1) « Introduction générale à l'étude des Doctrines hindoues », p. 21-43, Ed. Véga, 1964.
- (2) Voir en particulier l'émission du 12 août 1983 à France-Culture sur la philosophie de Shankara où Georges Vallin, qui se déclare chrétien-advaitin (sic.), s'est attaché à montrer les correspondances entre l'hindouïsme et la philosophie de Platon, alors que Raja Rao de tradition advaitine s'en tenait à la pure tradition du Védanta.



BIBLIOGRAPHIE

Aux éditions « Les Deux Océans », vient de paraître, après « JE SUIS » et « GRAINES DE CONSCIENCE », un troisième ouvrage d'entretiens de Sri Nisargadatta Maharaj intitulé SOIS (1 vol. 288 p., 98 F.)

Tout chercheur exigeant ne peut que tirer le plus grand profit des entretiens du Mahalarj, et, fait révélateur de l'authenticité de leur démarche, les Métanoïas ont rapidement pris conscience de l'exceptionnelle valeur de JE SUIS. Le processus de l'éveil y est présenté et décrit, comme aussi dans GRAINES DE CONSCIENCE, avec une précision, une clarté, qui n'a pas son équivalent dans l'histoire des grands Initiés.

Il importe de souligner que l'auteur de la traduction, Paul Vervisch, n'est pas un néophyte. Fort connu à Métanoïa, il a publié dans nos cahiers plusieurs entretiens avec le Maharaj avant même la parution de l'édition française de « Je Suis ». Par la suite, il a fait deux séjours à Bombay auprès du Maharaj, l'un en 1979, l'autre en 1980. C'est ainsi que dans plusieurs entretiens de SOIS !, il est le visiteur qui pose des questions. Autre intérêt de ce précieux ouvrage : plusieurs entretiens forment une suite, l'échange reprenant au point où il a cessé la veille.

Nous ne saurions mieux présenter le livre qu'en reproduisant l'un de ces entretiens. On remarquera le souci de Paul Vervisch de rendre jusque dans le détail les particularités : humour, brusquerie, sublimité, humilité... des propos de Nisargadatta.

Une analyse plus approfondie de l'ouvrage paraîtra dans le prochain Cahier.

★★★

Maharaj : Avant de rencontrer Maurice Frydman, je ne me faisais aucune idée des connaissances que j'avais acquises ou de l'ignorance que j'avais perdue, ni si cela avait une valeur quelconque. Il m'a appris que cela pouvait être utile à certains.

La connaissance que je possède, quelle qu'elle soit, est une connaissance qui n'est pas reliée à la conscience corporelle et cela constitue une grande différence.

Le corps est la nourriture grâce à laquelle le « je » conscient existe. Quand le corps est malade, vous lui donnez des médicaments mais quand c'est grave, il peut cesser de fonctionner et ce « je suis » alors disparaît. Tant que ce « corps nourriture de conscience » se prolonge, il vous est possible d'expérimenter énormément de choses autour de vous. Mais quand le corps s'en va, le « je suis » s'en va. Donc, quelles que soient les expériences que vous procurent votre corps et votre conscience, elles se dissipent, ne servent plus à rien quand le « je suis » n'est plus là.

Regardez ce fruit, dans quelques jours il sera blet. Sa valeur, son efficacité ne vont plus durer longtemps, il ne sera bientôt plus comestible. Il en est de même pour le corps. Comme le fruit, sa durée est liée au temps, il faudra un jour l'abandonner. Autrement dit, si vous consommez ce fruit maintenant il deviendra vous, mais si vous attendez quelques jours votre corps ne pourra plus l'assimiler, il vous faudra le jeter.

A la suite d'un déséquilibre de votre corps, vous pouvez avoir l'impression de mourir mais vous n'expérimentez jamais aucune mort. Vous pourrez connaître la peur de la mort mais pas la mort, à aucun moment ! Croire mourir un jour est une aberration, un péché !

Puisque vous êtes venus me voir, tâchez de comprendre ceci pleinement et que ces peurs de la mort, du danger, tout cela disparaisse. Mais il faut vous en approcher avec un intérêt intense. Si vous ne vous sentez pas totalement impliqués par cette étude de la mort, mieux vaut ne rien faire du tout. Oubliez tout ce que je vous ai dit et vivez le plus joyeusement possible. Mais si vous demeurez ici, efforcez-vous d'assimiler ce que je dis et de l'utiliser.

Visiteur : Est-ce que la peur de la douleur diminue quand on se stabilise dans cette conscience sachant qu'elle n'est pas le corps ? Je suppose qu'en fait la peur ne change pas mais que l'on s'en détache !

M. : La peur de la douleur disparaîtra et la douleur restera, mais votre réaction à la douleur sera différente.

V : Si une femme mariée, ayant bien assimilé ces notions et d'une maturité au-dessus de la moyenne, donne naissance à un enfant, considérera-t-elle simplement cet enfant comme un nouvel être au sein du grand théâtre de Maya ou non ? Quelles seront les relations entre cette mère et son enfant ?

M. : Observez les animaux, ils n'agissent pas, rien n'est fait volontairement. Toutes les choses nécessaires se produisent spon-

tanément. Les choses arrivent : l'implantation du germe, la gestation, la naissance, l'alimentation des petits, tout cela a lieu automatiquement. Comme l'idée de « son enfant » est liée au corps et que vous n'êtes pas le corps, cet attachement physique à l'enfant n'existe plus.

La séparation du corps, la perte de la conscience est la chose la plus redoutable pour la plupart des gens et ils l'appellent mort. Mais pour un Jnani, c'est une fête, un moment de joie. L'un croit appartenir à ce corps, l'autre sait qu'il est complètement distinct voilà pourquoi le même événement provoque des réactions aussi différentes. Considérez un couple sur le point de se marier, il y a à ce moment une très grande joie en eux, mais ce n'est rien comparé aux derniers moments d'un être qui a compris ce qu'il est réellement. Ce moment est appelé la mort définitive.

V : Pourquoi cette mort n'est-elle pas un événement quelconque ne comportant ni joie, ni tristesse ? Parce que, si j'ai bien compris, la réalisation c'est comprendre qu'aucun événement, plaisir ou souffrance, n'existe puisque nous sommes toutes choses. Quitter cet univers devrait être semblable à une goutte nouvelle rejoignant l'océan !

M. : Dans un cas, la joie est liée au désir, dans l'autre, cette joie n'est reliée à aucun désir. En cela consiste la différence et on peut l'appeler béatitude.

V. : Vous avez dit, au début, qu'avant de rencontrer Maurice Frydman vous n'accordiez aucune valeur à cette connaissance de la réalité. Pourriez-vous développer cela un peu plus ?

M. : Au niveau où je me tiens, j'ignorais la valeur de ma connaissance de la réalité mais Maurice Frydman, qui avait vécu auprès de sages comme Ramana Maharshi, Krishnamurti et quelques autres, pouvait comparer et évaluer mes connaissances. Pour lui, il y avait dans ce que je disais un facteur commun avec ce qu'il avait déjà entendu. Voilà pourquoi il m'a dit « tout ce qui est dit ici à un visiteur est ensuite perdu et pourrait pourtant aider beaucoup de chercheurs de vérité. Je voudrais traduire et publier vos paroles pour que d'autres puissent vous connaître ». Et donc il a écrit « I am that » (1).

C'est à la suite du livre de Maurice Frydman que l'on vient se réunir ici. Mais tout cela n'a aucun effet sur moi et je n'ai rien fait pour que cela se produise. Les gens qui viennent ici sont une conséquence de l'estime que me portait Maurice Frydman, c'est tout.

(1) Ouvrage paru en édition française sous le titre « Je suis », Paris 1982.

V. : *Donc, on pourrait dire que si Maurice Frydman ne vous avait pas rencontré, cette connaissance serait demeurée cachée.*

M. : *Certaines choses sont sans cause, vous percevez seulement leurs effets. C'est comme ce monde, il n'est l'aboutissement d'aucune intention, personne ne l'a voulu.*

V. : *Je voulais dire que si Maurice Frydman ne vous avait pas découvert, nous n'aurions pas pu vous connaître.*

M. : *Qui peut savoir ? Comme je viens de vous le dire, il n'y a pas de cause, quelqu'un d'autre serait venu.*

L'enfant arrive à se comprendre lui-même très tard, quand il est suffisamment mûr. Mais que s'est-il passé pendant ce temps ? Le nez, les yeux, les cheveux, tout s'est lentement développé, a pris sa juste place. Qui s'en est occupé ? Personne n'a rien fait, les choses arrivent d'elles-mêmes. Nous avons la conviction que les événements sont le résultat de telle ou telle activité mais, en fait, nous ne sommes que des agents, les choses arrivent d'elles-mêmes.

Quel est le désir que le plus ardemment vous voudriez voir réalisé ? Votre propre compagnie va-t-elle durer toujours ? Même ce « je » conscient que vous possédez est temporaire. Pourriez-vous le prolonger ? Combien de temps ? Lorsque vous vous asseyez pour méditer, que recherchez-vous, que désirez-vous, quel est votre but ? Lorsque vous demeurez en compagnie de votre conscience, combien de temps pouvez-vous retenir cet état ? Quand la méditation est terminée, vous êtes à nouveau dans le corps et les pensées. Or, il faudrait que vous soyez continuellement au sein de cette conscience s'éprouvant « je ».

Pour moi le rejet de l'ignorance fut plutôt facile. Je n'ai pas eu à faire de grands efforts comme Ramana Maharshi ou d'autres sages. Qui accomplit des pénitences, se met en méditation, endure une ascèse ? C'est l'ignorance, le résultat final est toujours le même mais l'ignorant doit fournir un plus grand effort.

V. : *Si quelqu'un a compris, sans avoir atteint le niveau d'un Jnani, lui est-il possible de l'expliquer aux autres et de leur permettre de devenir des Réalisés, même s'il ne l'est pas lui-même ?*

M. : *Je ne vous ai pas demandé de prêcher. Soyez d'abord cela. Devenez d'abord un Jnani. Les effets de ce que vous pourrez prêcher, quoi que cela puisse être, ne seront qu'illusions. Réveillez-vous d'abord avant de chercher à réveiller les autres.*

V. : *Je suis venu en Inde parce que j'avais lu votre livre. Je souhaite apprendre davantage.*

M. : De cela vous pouvez parler et même faire lire le livre à condition de ne pas prêcher.

V. : *Les personnes qui sont venues tout à l'heure par exemple, je les ai rencontrées à Daramsala il y a quelques temps. Je leur ai beaucoup parlé de mes entretiens avec vous et je leur ai dit que j'allais revenir à Bombay. Ils étaient extrêmement intéressés bien que j'ignore la profondeur de cet intérêt. C'est pourquoi cela m'a rendu triste de les voir si vite repartir.*

M. : Est-ce ma faute ou la vôtre ? Comme vous venez de loin, vous demeurez ici quelques jours mais devons-nous nous en réjouir ? Qu'est-ce que cela change, vous feriez peut-être mieux de repartir tout de suite. Quand je vous parle, je parle de moi, de ce que je suis, de mes activités. Je sais qu'il n'y a aucune dualité. Un homme jamais ne connaîtra la vérité, c'est uniquement le Brahman qui connaîtra le Brahman.

V. : *Ce n'est que lorsqu'on devient conscience totale que l'on connaît la conscience ?*

M. : La connaissance est déjà là, ce que vous avez à découvrir est l'ignorance. Lorsque quelqu'un vient ici et dit : « je sais ceci, je sais cela », je lui réponds : « c'est deux ou trois ans après votre naissance que vous avez été amené à prendre conscience de votre existence, alors ne me parlez pas de votre savoir. Vous ne savez rien, votre propre existence vous ne l'avez constatée que trois ans plus tard, alors pourquoi parler ainsi ? »

V. : *L'Absolu sait-il tout ou est-il non-savoir ?*

M. : Il ignore être là. Ce qui n'a pas de réalité est conscient d'être là, l'Absolu, quoi que cela puisse être, n'est jamais conscient de cela. Vous vous considérez comme un élément surgi de quelque chose de vivant, en l'occurrence votre père et votre mère. Vous ne vous considérez pas comme une chose ayant toujours été et à qui on a soudain appris qu'elle existait.

Qu'est-ce qu'une religion après tout, ce n'est qu'une certaine manière de vivre. Si vous considérez qu'en ayant appris quelque chose vous avez acquis la connaissance, vous êtes dans l'erreur. Ce n'est pas en sachant quoi que ce soit que l'on devient un Jnani.

La connaissance n'est pas à conquérir, simplement l'ignorance doit être connue.

Kenneth WHITE : La route bleue

Grasset - Paris, 1983

Cette fois, K. White nous entraîne au Labrador, contrée lointaine, presque à l'extrême nord du Canada. Carnet de route dont le départ se situe à Québec et l'arrivée au fond de cette lueur bleue des glaciers qui est signe d'un au-delà où nos pas ne peuvent certes nous conduire mais que la découverte d'un monde authentiquement sauvage, bien qu'agonisant, délivre comme un suprême message des confins. Carnet de voyage passionnant à consulter : K. White n'est pas un touriste qui en veut pour son argent. Si le fleuve et la forêt sont encore plus beaux qu'on pourrait le rêver, les « indigènes » indiens ou esquimaux portent les traces bien visibles (maladies, alcoolisme, inadaptation sociale) des ravages produits par l'importation au Nouveau-Monde de la civilisation européenne. Et White ne se gêne pas pour exprimer ses emportements anti-chrétiens : c'est normal, il est prouvé que le christianisme porte la responsabilité de la destruction de toutes ou presque toutes les civilisations traditionnelles. Mais à quoi bon pleurnicher. White ne sombre ni dans l'écologie ni dans l'ethno-manie : « La route bleue, c'est peut-être tout simplement le chemin du possible ». Cette exploration du Labrador débouche sur un poème où il est dit notamment : « Je suis un vieil homme à présent un vieil homme très vieux... » White aurait-il enfin découvert qu'il est en réalité un dieu immortel ? Félicitations.

Jacques LACARRIERE : Marie d'Egypte

J.C. Lattès PARIS, 1983

Etrange bouquin : roman peut-être, essai philosophique aussi peut être bien. Mais il faut parler de Lacarrière parce c'est un excellent écrivain et qui nous parle des Gnostiques. Marie est une petite prostituée installée à son compte à Alexandrie. Gourmande de jouissance sexuelle, elle n'en réfléchit pas moins aux grands événements de son temps : déclin des anciennes religions, montée du christianisme que Lacarrière décrit courageusement comme un abject voyoutisme... Et Marie rencontre ces Gnostiques qu'elle ne comprend pas mais qui l'accueillent et la respectent, qui lui expliquent aussi pourquoi, selon eux, tout va si mal dans le monde. Lacarrière utilise ici ses données plutôt partielles sur la Gnose et présente une croyance foncièrement dualiste qui conduit inévitablement à une fuite du monde - contrairement au messianisme chrétien ardent à le sauver -. Cette influence, en même temps qu'un incident inexplicable expulsant Marie d'un sanc-

tuaire à Jérusalem, conduit celle-ci au désert, à la longue mortification qui doit la délivrer d'elle-même et la rendre au Principe de toutes choses dont elle avait été soudain remplie d'une irrépressible nostalgie. Le roman est admirable mais le message que nous délivre Marie/Lacarrière est ambigu. Peut-être parce qu'il n'y a pas de mots pour dire où peut nous conduire la sortie hors du domaine des représentations de la personne. Marie, seule, a choisi et va au-delà d'elle-même. Elle n'a pas « cru » et Lacarrière ne croit pas devoir nous en dire plus : ce qui est de Gnose très pure...

R. O.



POESIES

LE BOUDDHA EST VENU CE SOIR

Le Bouddha est venu ce soir vers le Temple.
Il marche lentement regardant pensivement tout autour de lui.

Sur une plateforme de pierres grises des moines thaïlandais
chantent leur prière. Le chant est beau, grave et lent. Les
robes jaunes étincellent comme de l'or dans le rayon de soleil
sur la pierre grise. Un enfant chasse des chiens.

Les moines ne voient pas le Bouddha, l'enfant non plus.

Les moines tibétains tournent inlassablement autour du Temple,
égrenant leur chapelet. Ils s'arrêtent souvent, souriant comme
des enfants, regardant amusés les multiples scènes de la vie
qui s'étalent à leurs pieds.

Ils ne voient pas le Bouddha.

Les pèlerins hindous sont assis par terre accomplissant avec foi
et ferveur leur rituel d'adoration, présentant des offrandes
multiples pour le bien être de leurs ancêtres.

Ils sont si absorbés, ils ne voient pas le Bouddha.

Des mendiants, des enfants misérables poursuivent inlassable-
ment les uns et autres avec leur petit bol, demandant sans fin
une part des offrandes, quelques paisas.

Ils ont si faim, ils ne voient pas le Bouddha.

Les tireurs de rikshaws courent ça et là, les autobus klaxonnent, les boutiquiers vendent leurs marchandises. Ils s'agitent tout le long du jour et ne voient pas le Bouddha.

Le Bouddha marche lentement tout autour du temple, regardant pensivement les scènes de la vie.

Il y a 2500 ans déjà qu'il a parcouru cette contrée.

Il y a 2500 ans déjà qu'il a enseigné la voie du juste milieu, aux hommes qui souffraient.

Il y a 2500 ans déjà et les hommes ont tout oublié, ils continuent d'errer comme leurs ancêtres. Ils vont à droite, ils vont à gauche, attirés, repoussés, désirant, souffrant indéfiniment. Ils ne voient pas le Bouddha et ne savent pas qu'ils se retrouveront toujours au milieu, qu'ils le veulent ou non.

Ils ne savent pas, ils ne voient pas... C'est toujours la même chose.

Le Bouddha soudain sourit mystérieusement. C'est comme une lumière prodigieuse qui monte de l'intérieur, illuminant tout et l'Amour envahit les sordides petites choses de la vie.

Le Bouddha soudain sourit mystérieusement et va s'asseoir sous l'arbre Bodhi. La pierre grise devient de l'or. Le soleil enflamme le ciel au milieu des nuages gris. Un dernier rayon se pose sur le Bouddha qui grandit, grandit... immensément.

Oh, miracle de l'Amour infini ! Où est le Bouddha ? La pierre grise est le Bouddha, l'arbre Bodhi est le Bouddha, le Temple est le Bouddha, les moines sont le Bouddha, les pèlerins hindous et tous les enfants qui crient sont le Bouddha, et les tireurs de rikshaws, les boutiquiers, les conducteurs d'autobus, la faim, la souffrance, la joie... tout, tout est le Bouddha.

Oh, Gloire, gloire, gloire à jamais !

Madhuri
Bodh-Gaya 1969

CHANSON SIMPLE... à trois voix

1. Tissé d'azur et de lumière
au temps désert
verbe fécond
mâle fleur de désillusion
écloso au ventre des ténèbres
au lieu désert
regard fécond
poème de pure intuition
infusé aux sources premières
au point désert
souffle fécond
Éclat d'azur et de lumière

2. Tapie sous l'aile
de la feuille
en contemplation
l'oeil nu
de la source
pour toute équation

3. Noble in-différence
vêtue d'illusion
dans ton regard danse
un monde en fusion

un sourire étrange
comme inhabité
attire et dérange
en sa vacuité

ta main nonchalante
effeuille le temps
sur la vague chante
le souffle des vents

Mireille.

PUITS

Le soleil brûlait les distances

à les entendre
ils savaient tous où trouver
les maisons fraîches et les sources perdues
penchés sur la margelle
ils guettaient dans l'eau du ciel
un monde renversé d'étoiles noyées

mais tout leur échappait

les passades du temps
les feintes de l'espace
l'abandon volatil des couleurs
le sacrifice de la peur
jusqu'au pur consentement

Un vol d'oiseaux très bas
leur fit tourner la tête

Manoune

Se refusant au spectacle
attentif
à la lueur émanée
d'une nuit étrangère
aux incidents du jour
l'oeil voit par delà le vertige
une aube
à l'aube non pareille
Elle vient à lui
enveloppante
douce
d'une douceur ajustée
faible
d'une faiblesse consentie
forte
d'une force qui s'impose
Elle investit l'investigateur
étonné et ravi
de se trouver au centre dont il est issu
oublié par mégarde
il ne l'a pourtant jamais quitté
Jamais conçu, il se conçoit désormais concevant
indicible, il dit et se dit
en se taisant
il voit et se voit voyant
il s'effuse sans se déperdre
il se multiplie sans s'affaiblir
il s'unifie sans se réduire
La forme a flambé dans le vide
matrice inépuisable
d'où émanent et se résorbent tous les reflets.

E. G.